

Nos Oignons

Reprendre pied grâce à la terre

A Nethen, dans le Brabant wallon, l'asbl Nos Oignons met en relation des personnes souffrant de problèmes de santé mentale et des agriculteurs bio. Un beau projet social et thérapeutique qui réunit deux mondes en nécessaire transition.

C'est à Grez-Doiceau, au cœur des Ardennes brabançonnaises, que Nos Oignons a démarré ses activités en 2012. Ici, dans le village de Nethen, la coopérative Graines de vie accueille deux ou trois fois par semaine une dizaine de bénéficiaires d'institutions de soin de Bruxelles et du Brabant wallon. Elle met à leur disposition son matériel, son savoir-faire et une parcelle cogérée avec l'ensemble des participants.

En contrepartie, les bénéficiaires donnent un coup de pouce pour faire fructifier cette production en permaculture qui alimente quelque 150 familles de la région.

Ce projet original d'échange de services est né au sein du Club Antonin Artaud, un centre de jour bruxellois pour adultes souffrant de difficultés psychologiques. « *Généralement, dans les centres de jour, la plupart des activités relèvent de la pratique artistique ou de l'expression. C'est très précieux dans le cadre d'un processus de reconstruction, toutefois il manque un maillon pour les personnes qui souhaitent retrouver une activité hors institution mais qui ne sont pas encore prêtes à refaire le pas vers l'extérieur* », explique Samuel Hubaux, socio-anthropologue et porteur du projet.

D'abord développée au sein de potagers collectifs en périphérie bruxelloise, l'asbl s'est rapidement mise au vert dans le Brabant wallon, sollicitant différents acteurs du secteur de la santé mentale et agriculteurs de la région. « *Nous avons commencé un projet de jardin communautaire à Wavre, mais un cadre aussi ouvert ne convient pas à toutes les personnes, notamment lorsqu'elles ont des tendances un peu paranoïaques. Ici, on est dans un lieu public, mais assez isolé et donc sécurisant pour chacun* », explique Marie Marchand, accompagnante sociale au service de santé mentale de Wavre. En effet, de nombreux participants sont en situation de rupture sociale et professionnelle, quelquefois déphasés par les médicaments et en quête de nouveaux repères.

« *L'activité n'est pas réservée à un profil particulier de patients,*

ajoute Samuel Hubaux. *Le travail agricole permet de renouer à la fois avec un rythme professionnel et un rythme lié à la nature.* » Raphaëlle, 27 ans, a fréquenté pendant longtemps le potager de Nethen. Souffrant de dépression, elle dit avoir été véritablement transformée par cette expérience, qui lui a permis une socialisation dont elle se sentait exclue. « *Tantôt, c'est moi qui aidais une participante, tantôt c'est moi qui étais aidée. Cette expérience a eu un impact énorme sur ma confiance en moi. Elle m'a tout simplement permis de comprendre que je ne suis pas "rien"* », raconte Raphaëlle. Qui, dans la foulée de Nos Oignons, a aujourd'hui trouvé du travail dans une enseigne de restauration en partie bio et continue de s'impliquer dans le secteur environnemental.

« Je ne suis pas rien »

Marie, 29 ans, vient quant à elle de se lancer dans l'aventure. Depuis un mois, elle se rend une fois par semaine au Jardin des Saules, une petite production de légumes biologiques située entre Nivelles et Bois-Seigneur-Isaac. Originnaire de Kigali, Marie est convaincue que le secteur de la santé mentale et celui de l'agriculture bio sont faits pour s'entendre. « *Le fait de vivre dans un monde aliéné, oui, cela explique en partie pourquoi je vais mal aujourd'hui. Travailler la terre, c'est quelque chose qui me manquait. Et ce qui compte pour moi, c'est qu'ici on n'est pas dans le divertissement. Ce projet a du sens et il est lié à un besoin de base* », explique-t-elle.

« *Dans les services de santé mentale, les personnes ont parfois un regard très critique sur la société actuelle, car elles ont vécu des expériences qui les confortent dans l'idée que tout est organisé pour détruire l'homme et l'environnement. Ici, elles sont confrontées à des initiatives qui essaient de répondre concrètement et de manière constructive à ces problématiques* », rebondit Samuel Hubaux.

Pour autant, Nos Oignons se défend de tout prosélytisme. Nul besoin d'être militant dans l'âme pour cultiver son lopin de terre bio : à chacun d'investir cette activité à la hauteur de ses valeurs et capacités. « *Ce qui est important, c'est aussi de pouvoir remédier à sa difficulté sans en parler, c'est être dans un agir. Ici, on ne sait pas qui est bénéficiaire et qui est bénévole et c'est très bien comme ça. Tout le monde peut être le soignant*



A Nethen, dans le Brabant wallon, l'asbl Nos Oignons apporte son soutien à une production en permaculture qui alimente quelque 150 familles de la région. Un projet social et thérapeutique innovant.

Koen Bros

de l'autre. À mon sens, le collectif peut être aussi soignant que le thérapeute », estime Marie Marchand, du Service de santé mentale de Wavre.

Andy de Paepe, 29 ans, assistant social de formation, est aujourd'hui à la tête du Jardin des Saules. Convaincu que le travail de la terre favorise l'insertion de chacun dans la société, il incarne cette nouvelle génération d'agriculteurs pour qui la transition écologique et alimentaire n'ira pas sans une profonde métamorphose sociale. « *Moi-même, je suis issu d'un milieu d'agriculteurs, mais ce modèle d'agriculture conventionnelle ne faisait pas sens pour moi. La dimension sociale fait clairement partie du projet de société que je défends à travers mon travail* », explique-t-il. Andy a donc consacré une parcelle de ses 90 ares à Nos Oignons, en échange de quoi il reçoit l'aide hebdomadaire de 4 à 7 bénéficiaires. « *Le gros avantage, c'est la compagnie. Nous faisons un métier très solitaire et je suis content de les voir arriver chaque semaine.* »

800 fermes partenaires en Flandre

Une collaboration par ailleurs avantageuse sur le plan économique ? « *C'est une aide précieuse, bien sûr, mais mon but n'est pas de tirer profit de personnes qui travaillent pour moi gratuitement. Il faut une autre motivation derrière, d'autant que le travail des bénéficiaires peut être très variable d'un jour à l'autre. Et qu'il n'est pas toujours facile de déléguer des tâches qui soient intéressantes et dans lesquelles ils puissent en même temps être autonomes.* »

Des participants qui, souvent, prennent goût à la terre et n'entendent plus la quitter. « *Depuis deux ans, nous avons mis en place des stages individuels d'insertion agricole pour les*

personnes qui veulent s'impliquer davantage. On les accompagne alors pour trouver un lieu indépendant des sites d'ateliers collectifs », explique Samuel Hubaux. Une formule qui lorgne du côté de la Flandre et de Steunpunt Groene Zorg, un système de convention permettant à toute personne accompagnée par une institution sociale (psychiatrie, aide à la jeunesse...) d'avoir accès à des activités en entreprise agricole et qui compte déjà plus de 800 fermes partenaires. Preuve que la formule n'est pas vouée à la marginalité et serait même susceptible de s'ouvrir largement à des collaborations avec l'agriculture conventionnelle.

« *A priori, les pouvoirs publics pourraient considérer que notre activité n'est pas rentable, car les personnes impliquées reçoivent des allocations sociales et il faut en plus les accompagner... Mais ce sont aussi des personnes qui vont aller de mieux en mieux, qui auront besoin de moins d'aide, et qui contribuent à soutenir un secteur économique dont l'importance est fondamentale. Sans compter que la demande auprès des services de santé mentale dont nous sommes partenaires est en forte augmentation. Et qu'eux aussi sont à la recherche d'outils pour mettre en place des interventions plus efficaces », commente encore Samuel Hubaux. C'est d'autant plus vrai à l'heure où la réforme dite « 107 » de la psychiatrie devrait bientôt atteindre le Brabant wallon, seule province à n'avoir pas encore limité le nombre de lits en hôpital au profit d'une prise en charge ambulatoire. Ici comme ailleurs, une seule certitude : la psychiatrie doit s'engager, comme l'agriculture, dans une voie de transition. A le faire de concert, elles ont sans doute tout à gagner. —*

Julie Luong